

pour vous envoyer des poteries et des statuettes en terre de Guadalajara.

Tous ces objets n'ont absolument rien de curieux, si ce n'est qu'ils sont faits par des Indiens. La poterie, qui est très poreuse, a la propriété de tenir toujours l'eau très fraîche.

A son débarquement, mon ami mettra la caisse au chemin de fer à votre adresse. Il y a quatre-vingt-dix-neuf à parier sur cent que tout vous arrivera cassé; peut-être aurez-vous la chance de sauver quelque petit objet du naufrage. Je mets aussi dans cette caisse ma collection de minerais d'argent; vous pourrez faire un cadeau à votre ami C...

J'oubliais la nouvelle la plus importante, qui est l'arrivée de Maximilien et de l'impératrice à Guadalajara.

Ils sont partis le 2 de Mexico, et nous les attendons le 25, s'ils peuvent se dépêtrer des boues des chemins.

Le général Bazaine ne les accompagne pas, ce qui prouve bien que le froid que l'on dit exister entre eux est réel.

On croit toujours que le général Bazaine va être nommé maréchal, et qu'il rentrera en France à la fin de l'année.

Si c'est le général Douay qui le remplace, il ne sera pas long à se brouiller avec Maximilien.

Adieu, mes chers parents, portez-vous bien, prenez patience, et ne vous tourmentez pas à mon sujet. Je vous embrasse.

Tout à vous.

H. L.

LIV

Guadalajara, le 26 août 1864.

Je ne puis mieux vous rendre compte de mes impressions sur la situation actuelle du Mexique qu'en vous donnant un extrait de la longue lettre que j'écris à M^{me} Cornu.

« MADAME,

» Les affaires du Mexique ne se débrouillent pas aussi vite qu'on aurait pu le désirer, et même qu'on était en droit de l'espérer. On supposait qu'à l'arrivée de Maximilien il y aurait une foule d'adhésions, et qu'avec l'union des citoyens on aurait un point d'appui fort et solide pour détruire le banditisme, qu'on regardait comme l'obstacle le plus difficile qu'eût à surmonter le gouvernement.

» Ces adhésions, hélas! ont été très rares et surtout bien insignifiantes. La plus marquante est celle d'Uraga, le général en chef de l'armée du Sud.

» Il devait faire sa soumission avec toute son armée; mais comme il a trainé les pourparlers en longueur,

et qu'il ne se décidait à rien, les autres généraux sous ses ordres ont cru découvrir qu'il voulait bien plus traiter de ses intérêts personnels que de ceux de son armée.

» Ils ont alors méconnu son autorité, et l'ont forcé à prendre la fuite. Il est venu se réfugier à Leon où il a promis de ne rien entreprendre contre le gouvernement.

» Cette adhésion n'a aucune portée, car Uruga n'a plus d'influence sur les libéraux, qui l'appellent *traidor*, et le prestige dont il était entouré par suite de sa réputation de probité est complètement détruit, depuis qu'on sait qu'avant sa fuite il a déposé chez les négociants allemands de Colima deux cent mille piastres, fruit de ses exactions pendant qu'il était à la tête de son armée.

» Jusqu'ici Maximilien n'a encore rien produit. Il a beaucoup travaillé, dit-on, pour étudier toutes les questions. Cette abstention n'est peut-être pas aussi sage qu'elle pourrait le paraître de prime abord, car elle laisse tout le monde dans l'incertitude sur la ligne de conduite qu'il veut suivre.

» Tout en ne voulant pas se presser dans la crainte de faire fausse route, il y a certaines mesures qui sont tellement indispensables, qui tombent tellement sous le sens qu'il aurait dû les décréter dès son arrivée.

» La plus importante et celle qui préoccupe le plus les esprits est l'établissement d'un état civil, analogue à celui qui existe en France.

» Juarez l'avait établi, mais son gouvernement, aussi faible et débile que tous ceux qui l'avaient

précédé, n'a pas eu assez de force pour mettre en pratique ce nouvel ordre de choses qui est resté à l'état d'ébauche.

» Partout où les prêtres avaient de l'influence, on a continué comme par le passé à ne regarder comme état civil que les livres de baptême, de mariage et d'enterrement tenus dans les sacristies.

» La question de l'état civil, outre son importance propre, en a une autre très grande comme base de la conscription.

» Après tous les essais infructueux d'organisation de l'armée, où les désertions sont si nombreuses, par suite du mode de recrutement, qui consiste tout bonnement à prendre de force, pour le conduire au quartier, le premier venu qu'on rencontre dans la rue ou dans les champs, on a reconnu qu'il était indispensable d'établir la conscription.

» Il y a là un très grand et très regrettable retard pour l'organisation du pays, et je crois qu'il eût été d'un bon effet pour Maximilien de frapper les esprits en prescrivant des mesures qui auraient montré d'une manière claire et nette ses intentions libérales.

» D'un autre côté, les prêtres travaillent tant qu'ils peuvent, et ils ne cachent pas l'espoir qu'ils ont de conserver l'état civil.

» Toutes ces discussions, tous les bruits qui circulent à ce sujet ont pour conséquence naturelle de surexciter l'opinion, et d'augmenter encore la haine qui sépare les partis.

» Ce qui contribue aussi à entretenir cette haine, c'est la mesure impolitique, généralement adoptée,

qui consiste à nommer dans chaque département, comme préfet politique, préfet municipal, commandant militaire, des hommes de ces départements.

» Vaincus sous le dernier gouvernement, ils ont subi des humiliations dont ils ont conservé le souvenir.

» Vainqueurs à leur tour, ils arrivent au pouvoir avec leur bagage de rancunes et de préventions personnelles, outre la grande rancune de parti à parti.

» Il en résulte, non pas une guerre ouverte, car on sait que nous ne la souffririons pas, mais une guerre à coups d'épingles, en dessous.

» Il eût beaucoup mieux valu dépayser toutes les grandes autorités; le préfet politique de Guadalajara, par exemple, contrebandier et réactionnaire peu estimé dans son pays, eût été un homme neuf à Zacatecas ou à Puebla.

» La plus grande partie des libéraux modérés ne demanderait pas mieux que de reconnaître l'Empire; mais ils se tiennent en garde et n'ont pas confiance, parce que les autorités nommées jusqu'à présent ont toutes le caractère réactionnaire plus ou moins prononcé.

» Ce qui contribue aussi à augmenter la méfiance des libéraux, c'est la grande influence qu'exerce, dit-on, sur l'empereur, le ministre d'État, M. Velasquez, de Leon, qui est un clérical enragé, connu comme tel.

» Vous savez que Maximilien a nommé différentes commissions pour étudier les questions de l'organi-

sation de la justice, des finances et de l'armée. Cette mesure a été très bien accueillie; on y a vu un commencement de représentation nationale, et l'opinion publique en a su d'autant plus gré à l'empereur que tout le monde comprend qu'il est obligé de conserver pour longtemps le pouvoir dictatorial.

» Ces commissions fonctionnent depuis le 15 de ce mois, et il est à présumer qu'il ne leur sera pas difficile de faire de bons règlements en s'inspirant des nôtres.

» Mais le problème est de les mettre en pratique, de trouver des hommes pour les interpréter.

» Là est le plus grand obstacle et l'écueil pour Maximilien, et malheureusement il n'a pas l'air d'y attacher une assez sérieuse importance.

» On peut littéralement dire qu'au Mexique il n'y a pas un seul homme réunissant les conditions de savoir et de probité indispensables aux emplois publics.

» Maximilien ne pouvant ignorer l'immoralité qui règne dans toutes les classes, on supposait que pour l'organisation administrative de son empire, il se servirait des employés que le gouvernement français a mis à sa disposition.

» Sans donner à ces fonctionnaires des emplois officiels, il pouvait les investir d'un pouvoir de contrôle et d'une grande autorité, pour en faire en quelque sorte les moniteurs, et surtout les surveillants du personnel mexicain.

» Jusqu'ici on ne s'est nullement servi de ces employés, qui depuis leur arrivée n'ont absolument rien fait.

» Bien mieux, M. Budin, et surtout M. Corta, qui devraient, par leur position d'hommes politiques, avoir beaucoup d'influence, sont à peine consultés. Aussi le bruit court que, se trouvant froissés dans leur dignité, ils vont rentrer en France, en emmenant avec eux tous les fonctionnaires français.

» Toujours d'après les bruits qui nous parviennent de Mexico, il existerait un froid très prononcé entre Maximilien et le général Bazaine. Ce froid proviendrait de discussions d'argent, de dépenses à imputer à l'un ou l'autre budget.

» D'après la convention faite entre les deux empereurs, nous serions à la charge du Mexique depuis le 1^{er} juillet à raison de mille francs par homme et par an.

» Évidemment cette somme ne peut être que pour notre entretien, notre armement, nos munitions et notre nourriture, et je crois même que pour tous ces objets, elle est insuffisante.

» Elle ne peut comprendre les dépenses pour frais d'espions et de courriers, pour la réparation des routes et des places, et l'établissement de nouveaux chemins ou de nouveaux postes fortifiés.

» Ces dépenses faites dans l'intérêt du Mexique doivent naturellement incomber à son budget.

» Mais il paraîtrait que ce n'est pas l'avis du gouvernement mexicain, qui voudrait que ces dépenses fussent imputées au budget français.

» J'ignore si tous ces bruits sont l'expression exacte de la vérité; mais il y a plusieurs indices qui laissent supposer que Maximilien cherche à se passer le plus possible de notre concours. On est amené à

croire qu'il a l'intention de gouverner par la douceur, en s'adressant à l'amour-propre national.

» Il espérerait ainsi ramener les Mexicains à des sentiments de dignité et d'honneur.

» Voilà précisément où est son erreur.

» Ce peuple est trop gangrené, et a trop perdu les notions du bien et du mal pour se laisser conduire autrement que par la force et la crainte. Il lui faut, et cela pour bien longtemps encore, une main de fer, qu'il sache toujours prête à le frapper à la moindre velléité de révolte.

» Employer la douceur avec un tel peuple, c'est lui laisser croire à l'impuissance ou à la faiblesse du gouvernement, et c'est bâtir sur du sable.

» Un des indices qui dénotent l'intention de Maximilien de ne se servir de notre concours que le moins possible, est la décision qu'il vient de prendre en enlevant aux généraux français la surveillance administrative de l'armée mexicaine. Depuis longtemps je vous ai dit ce qu'est cette triste armée; je n'ai rien à ajouter ni à retrancher, car rien n'est changé.

» Sous la direction de nos généraux l'organisation de cette armée ne marchait que bien lentement; maintenant elle ne marchera plus du tout.

» Depuis le mois de janvier, nous essayons de former une brigade avec la fameuse division Miramon, qu'en France on croyait forte de dix mille hommes.

» Tout ce que nos efforts ont pu produire est un effectif de cinq cents hommes, bien qu'il y ait eu plus de deux mille cinq cents enrôlements volontaires, ou plutôt forcés.

» Aussitôt que les hommes ont un instant de liberté, ils en profitent pour désertir.

» Dans les vingt premiers jours de ce mois, les désertions ont été de dix pour cent.

» Pour empêcher autant que possible ces désertions, on tient les soldats enfermés dans les casernes.

» Le général Tovar qui commande cette brigade répond, quand on lui demande de nous aider dans l'occupation des avant-postes, qu'il ne le peut pas, parce qu'en route tous ses soldats déserteraient.

» Faut-il croire que si tous les soldats désertent avec autant d'acharnement et d'entrain, pour ne savoir où trouver à manger après leur désertion, c'est qu'ils meurent également de faim au régiment?

» Il y a tout lieu de le supposer d'après les habitudes mexicaines, et d'après le manque de contrôle.

» On s'attend aussi d'un jour à l'autre à voir retirer aux généraux français la surveillance des caisses publiques. D'après ce qui a eu lieu au sujet de l'armée mexicaine, cette mesure est à prévoir. Lorsqu'elle sera mise à exécution, on pourra bien dire qu'il ne restera plus une plume à ce pauvre budget mexicain déjà si déplumé.

» En ce moment, on expédicione de tous côtés : on se bat plus que jamais. Ces expéditions ont non seulement pour but de réduire à l'obéissance de nouveaux Etats où nous n'avons pas encore paru, mais aussi de purger des bandes qui les infestent les Etats que nous occupons, et qui sont censés être soumis.

» Maximilien, justement ému de tout ce qui se passe, veut voir par lui-même et se montrer à

son peuple, dans l'espérance de l'amener à lui, et d'arrêter l'effusion du sang. Ce sentiment paraît assurément très louable; mais c'est de la magnanimité en pure perte.

» Maximilien est parti le 10 de ce mois pour Queretaro : son itinéraire n'est pas exactement connu; on dit qu'il viendra nous voir; j'en doute fort, car il ne serait pas pour lui d'une bonne politique de ne pas se trouver à Mexico le 16 septembre, pour y fêter l'anniversaire du *Grito* de l'Indépendance, fête nationale à laquelle l'amour-propre mexicain attache la plus grande importance.

» Quels que soient les bruits contradictoires qui circulent ici au sujet de la Sonora, je suis convaincu que dans les arrangements faits entre les deux gouvernements, cette province doit être cédée à la France, et qu'aussitôt que le temps et les circonstances nous le permettront, nous marcherons à sa conquête pour notre compte.

» Je pense que si cette expédition a lieu, elle se fera par mer. La Sonora, qui est grande comme les deux tiers de la France, n'a que cent vingt-cinq mille habitants, dont vingt-cinq mille Indiens sauvages. Nous n'avons donc pas d'ennemis sérieux à craindre, et deux bataillons suffiront largement pour cette campagne.

» Or l'escadre du Pacifique peut facilement nous transporter à Guaymas en quelques jours, tandis qu'il nous faudrait deux mois pour faire à travers la terre chaude les trois cent cinquante ou quatre cents lieues qui séparent San Blas de Guaymas,

» D'après les renseignements certains que nous

avons ici, la Sonora, sans être aussi riche en mines et en productions agricoles que le Cinaloa, est cependant encore très riche sous ces deux rapports. On comprend aisément que la France, puissance maritime, tienne à avoir des possessions sur le Pacifique, surtout une possession qui, comme la Sonora, peut avec le temps devenir très florissante et envoyer sur le marché de Paris beaucoup d'or et d'argent, ce qui nous éviterait les crises monétaires.

» Malheureusement, en nous adjugeant, ou en achetant la Sonora, nous lions de plus en plus la France au Mexique; et maintenant, d'après la direction qu'on a l'air de vouloir suivre, j'avoue que je commence à douter de l'avenir de ce malheureux et si riche pays.

» Je désire bien me tromper, et voir les événements me donner tort. Je le désire d'autant plus que j'ai toujours cru qu'il était possible de faire quelque chose du Mexique.

» Pour cela, il faut que Maximilien s'appuie sur les libéraux.

» Pour lui, hors des libéraux, hors l'armée qui lui serve de point d'appui, et une main de fer qui ne faiblisse pas un instant, pas de salut.

» Aussi, d'après ces idées, est-ce avec peine que je vois rénter notre première brigade, l'ancien corps Lorencez.

» Nous n'avons jamais senti l'insuffisance de notre petit nombre comme maintenant que nous sommes disséminés sur cet immense pays, grand comme dix fois la France.

» Tous les détachements français, quelque faibles

qu'ils soient, pourront toujours le traverser en toute sécurité, car on est bien sûr que les Mexicains ne viendront jamais les attaquer.

» Mais de là à établir la tranquillité dans toutes les provinces que nous aurons traversées, il y a loin. C'est là que commence notre impuissance et le gouvernement mexicain devrait prendre cette tâche en main.

» Mais le peut-il? Où sont ses moyens d'action? Il n'en a pas.

» Si l'expédition de la Sonora se fait, c'est nous qui en serons chargés. J'en suis enchanté, car outre que le repos me pèse, je visiterai ce pays avec un grand intérêt.

» J'aurai soin de vous faire part de mes impressions (1).

» Adieu, Madame.

» H. LOZILLON. »

Pendant que je faisais cette copie, j'ai reçu vos lettres du 14 juillet datées de Metz et de Mitry. Malgré vos efforts pour me la cacher, votre inquiétude sur la manière dont j'ai pris ma dernière déception perce dans tout ce que vous me dites.

(1) Les trois lettres contenues dans ce volume, du capitaine Loizillon à M^{me} Cornu, ne forment qu'une partie de la correspondance qu'il a entretenue avec elle pendant la campagne du Mexique.

Les autres lettres se trouvent actuellement entre les mains des héritiers de M^{me} Cornu, qui n'ont pas consenti à s'en dessaisir.

Croyez-moi donc quand je vous assure que j'ai pris mon parti des injustices, que cet avancement que je désirais tant, parce que j'avais un motif pour le désirer, ne me touche plus maintenant, et ne prenez pas ma résignation pour de la colère, de l'amour-propre froissé et de la nostalgie. Je suis bien triste, c'est vrai, mais cette tristesse m'est bonne, car c'est à elle que je dois de m'élever au-dessus de tous les petits intérêts qui s'agitent autour de moi, et de ne considérer comme vraies en ce monde que les grandes affections, surtout celles de la famille.

C'est pourquoi, plus que jamais, je rapporte tout à vous, mon seul et unique désir étant de vous rejoindre.

Ne cherchez donc plus, à l'avenir, à épiloguer sur mes paroles, et à leur donner une fausse interprétation qui me fait de la peine.

H. L.

LV

Guadalajara, le 14 septembre 1864.

Depuis ma dernière lettre, j'ai continué à mener à Guadalajara la même triste vie. Heureusement pour moi, je pars dans trois jours pour les avant-postes où

j'aurai beaucoup à faire, ce qui me forcera à sortir de moi-même.

Je rejoins le commandant des avant-postes, le colonel Clinchant avec lequel je suis très lié : nous avons été capitaines ensemble en Crimée.

L'expédition du Sud, du côté de Colima, va se faire dans les premiers jours d'octobre.

Le colonel Clinchant commandera une colonne légère, sur la droite de la colonne principale commandée par le général Douay, et je serai son chef d'état-major.

D'ici au départ de l'expédition, je serai occupé à prendre des renseignements sur la position de l'ennemi, sur la nature du terrain et des routes, en un mot sur tout ce qui peut nous mener, sinon à prendre l'armée libérale, au moins à la joindre et à la battre.

Malgré tous nos efforts, je n'espère pas que nous arrivions à ce résultat, et je crois qu'aussitôt que nous nous mettrons en marche, toute cette armée s'enfuira et se dispersera comme une volée de pigeons pour *banditer* sur tout le pays.

De Guadalajara à Colima il n'y a que soixante-dix ou soixante-quinze lieues, de sorte que nous serons dans cette dernière ville vers la fin d'octobre. De là il nous faudra rayonner dans toutes les directions pour purger le plus possible le pays des brigands qui l'infestent. Mais il est certain que nous ne resterons pas dans les terres chaudes ; les ordres sont trop formels pour cela ; on essaiera de faire occuper Colima par les troupes mexicaines, mais je doute qu'on y réussisse.

Les Mexicains des plateaux craignent bien plus que nous le séjour des terres chaudes, et les désertions déjà si nombreuses à Guadalajara le seront encore plus à Colima.

Quand nous reviendrons de Colima, où irons-nous? Il y a maintenant contradiction dans tous les bruits qui circulent sur la Sonora et le Cinaloa; néanmoins mon opinion est que nous irons en Sonora.

On dit aussi que chez Maximilien et depuis son voyage il s'est produit un revirement complet en faveur de l'élément français. Il paraît que plus éclairé sur la valeur de son peuple, il reconnaît maintenant qu'il ne peut faire le Mexique avec des Mexicains, et qu'il est décidé à user des moyens que la France a mis à sa disposition.

M. Budin reste à Mexico et est nommé chef des finances. Il aura pour l'éclairer et le seconder les employés français; il y a donc lieu de ce côté d'espérer quelque chose.

Il n'y a que l'armée pour laquelle on ne fasse rien encore, et pourtant c'est l'affaire la plus importante, la plus pressante, car ce n'est que l'armée qui peut donner la tranquillité nécessaire pour organiser l'administration et recueillir les impôts.

On peut me répondre, je le sais, que pour avoir une armée, il faut de l'argent, et que Maximilien n'en a pas; c'est dans ce cercle vicieux que l'on tourne toujours.

H. L.

LVI

Guadalajara, le 15 septembre 1864.

L'empereur Napoléon a écrit au général Douay en réponse à une communication que celui-ci avait faite à un ami de l'entourage des Tuileries.

Depuis longtemps le général Douay et le général en chef sont en contradiction sur les opérations du Mexique. Le général Douay trouve que les troupes françaises du corps expéditionnaire ne sont pas assez nombreuses, tandis que le général Bazaine veut renvoyer une partie de ces troupes.

Le renvoi de six mille hommes ne serait possible que si la légion belge et la légion autrichienne étaient arrivées. Or, d'après les journaux, elles ne sont pas encore formées.

Le général Douay est donc dans le vrai.

Dans sa lettre, l'Empereur recommande la concorde.

Tout à vous.

H. L.

LVII

Santa Anna, le 27 septembre 1864.

Les chemins sont tellement mauvais que le courrier de France qui arrive habituellement à Mexico le 14 ou le 15 n'est arrivé que le 23; ceci nous prouve que nous n'aurons pas nos lettres avant le 5 ou le 6 du mois prochain.

Ainsi que je vous l'annonçais dans ma dernière lettre, je suis parti pour les avant-postes le 17. J'y suis fort occupé, ce qui m'est très agréable; le temps passe ainsi plus vite, et diminue la distance qui me sépare de vous.

Avant-hier dimanche, nous avons appris par nos espions que Rojas, ce fameux chef de bandits, dont je vous ai déjà fait, je crois, la biographie, devait envahir Zacualco, petite ville qui est à sept lieues de nous.

Par le fait de sa position entre les avant-postes des deux partis, cette ville n'est occupée ni par nous, ni par les libéraux. Elle a voulu profiter de cette position de neutralité pour refuser de payer aux libéraux les impositions qu'ils réclament. Rojas devait venir pour la punir de ce refus.

Avisés de cette menace, nous partîmes à quatre heures du soir; n'ayant pas reçu en route de nou-

veaux rapports de nos espions, nous nous sommes arrêtés dans une plaine dénudée pour bivouaquer.

Toute la nuit nous avons été dévorés par les moustiques. Le matin, lorsque nous allions nous remettre en marche croyant être dupes d'un faux bruit, on nous prévient que Rojas va entrer dans la ville.

Immédiatement nous nous dirigeons sur Zacualco; mais malheureusement nous avons encore quatre lieues à faire, de sorte que lorsque nous y sommes arrivés, l'ennemi en était sorti depuis deux heures.

Espérant prendre son arrière-garde, je l'ai poursuivie pendant plus de quatre lieues avec un peloton de cavalerie, mais ils avaient trop d'avance sur nous, et je ne les ai pas même aperçus.

C'est un beau coup que nous avons manqué là, car c'eût été rendre un grand service au Mexique de fusiller comme un chien cet affreux Rojas.

Ayant été averti que nous arrivions, il n'a pu lever des contributions forcées, et n'a eu que le temps de prendre la fuite, bien qu'il fut deux fois plus nombreux que nous.

Avant son départ, il a fait tuer ses deux espions qui ne l'avaient pas suffisamment renseigné sur notre présence. Voilà les mœurs du pays. Pauvre Mexique, je doute qu'on puisse jamais en rien tirer.

En attendant, Maximilien fait une tournée dans son empire, avec une escorte considérable, bien entendu, pour ne pas être enlevé.

Il ferait bien mieux de produire quelque chose, de dessiner sa ligne de conduite, de ne pas aller des libéraux aux réactionnaires et réciproquement.

Notre première brigade rentre décidément.

Avec ce qui nous reste de troupes, nous allons faire des sillons en tous sens, mais nous n'organisons, nous n'établissons rien; nous courons comme des corneilles qui abattent des noix.

Si autrefois je pensais qu'on pouvait faire rentrer des troupes, ce n'était qu'à la condition que notre légion étrangère, les légions belge et autrichienne seraient arrivées; mais loin d'être sous la main, elles ne sont pas même organisées.

Je crains fort que le général Bazaine, avec son désir de faire plaisir immédiatement à l'empereur, n'ait à se repentir plus tard.

L'expédition de la Sonora a maintenant l'air de tomber dans l'eau. Nous n'aurons qu'à faire la campagne du Sud, qui ne demandera pas plus de deux mois, après quoi nous rentrerons à Guadalajara.

Alors dans le mois de janvier, je m'adresserai au colonel Osmont pour lui dire de tenir sa promesse de me faire rentrer. Si mes prévisions ne me trompent pas, je pourrai, je l'espère, m'embarquer le 15 mars ou le 15 avril. Puisseons-nous déjà être à cette époque.

En l'attendant, je vous embrasse de tout mon cœur.

H. L.

LVIII

Guadalajara, le 12 octobre 1864.

Vous allez encore avoir une déception lorsque vous saurez que les navires qui sont partis de Cherbourg ne sont que pour ramener les libérables et la première brigade de notre division. Cette brigade est reconstituée avec le 7^e de ligne et la légion étrangère qui n'étaient pas endivisionnés, de sorte que l'armée reste constituée comme elle l'était, en deux divisions.

Le général Bazaine, qui vient d'être nommé maréchal, cherchera naturellement à faire rentrer des troupes pour rentrer lui-même, et déposer le fardeau du Mexique sur les épaules d'un autre.

Mais le général Douay, qui voit la manœuvre, prend ses précautions, et laisse pressentir qu'il n'acceptera pas le commandement du corps expéditionnaire, si on diminue encore l'effectif.

Dans ma dernière lettre, je vous disais qu'il était probable que je ne rentrerais plus à Guadalajara avant le départ de l'expédition. Les pluies sont venues détruire mes prévisions. Pendant ces quinze derniers jours, il est tombé plus d'eau que pendant tout le reste de la saison des pluies. Les chemins étaient même devenus impraticables pour l'infanterie et la cavalerie.

Cependant il m'a fallu courir beaucoup; aller en reconnaissance tous les jours, et faire des quatorze et quinze lieues chaque fois.

Le but de ces reconnaissances était de suivre les mouvements commencés par l'ennemi, mouvements que les pluies avaient arrêtés court.

Ma pensée a toujours été que les libéraux n'avaient pas l'intention de nous attendre, et qu'ils voulaient fuir du côté du Michoacan, où il n'y a pas de troupes françaises, de façon à avoir ouverts devant eux le Guerrero et le Oajaca.

Là ils ont l'espace pour eux, tandis que s'ils s'étaient retirés du côté de l'ouest après avoir été battus par nous, il nous était facile de les poursuivre dans cet espace restreint.

L'avis que j'émettais après mes reconnaissances n'a pas prévalu, et on n'a rien fait pour s'opposer à ce mouvement des libéraux. Notre période de détachement touchant à son terme, nous sommes rentrés après avoir été relevés par d'autres troupes.

Depuis deux jours, les pluies ayant un peu cessé, les libéraux ont recommencé leurs mouvements, et cette fois, je crois bien qu'ils se retirent définitivement dans le Michoacan. Aucune mesure n'a été prise pour les en empêcher.

Depuis le 26 février que nous sommes à Guadalajara, nous n'avons rien tenté contre cette armée du Sud, et maintenant que nous paraissions décidés à aller la combattre, je crains fort que nous ne trouvions que le vide.

Du côté de Durango, il y a eu un combat magnifique : quatre cents Français ont attaqué quatre mille

cinq cents Mexicains ayant vingt pièces de canon et occupant une position formidable.

Les Français ont tout culbuté et pris toute l'artillerie; mais ce succès brillant a été chèrement acheté. Le pauvre colonel Martin, qui commandait là, a été tué au premier coup de canon.

Cette mort m'a beaucoup affecté, car je connaissais pour ainsi dire intimement le colonel qui était un homme bon, franc et loyal.

Les libéraux dans le Nord auront de la peine à se relever de ce coup.

Si nous étions assez heureux pour détruire l'armée du Sud, la question militaire contre les armées régulières serait pour ainsi dire terminée.

Je n'entends point par là que tout serait fini.

Non, il y a encore toutes les bandes armées qu'il faudrait poursuivre, et cela nous ne pourrions le faire qu'avec l'aide des habitants.

Mais le pays est loin d'être organisé, et il se passera encore bien du temps avant qu'il y ait un semblant d'organisation.

C'est là le point délicat de la question du Mexique.

Ainsi que je vous l'ai dit, je n'attendrai pas la solution, et au mois de février je demanderai à rentrer.

Je vous embrasse et vous charge de mes commissions auprès de chacun, car je n'ai le temps d'écrire à personne, pas même à M^{me} Cornu.

Tout à vous.

H. L.

LIX

Zacoalco, le 21 octobre 1864.

Ainsi que je vous l'annonçais dans ma lettre du 12, nous avons commencé l'expédition du Sud. Partis le 18 de Guadalajara, nous sommes arrivés hier soir à Zacoalco, et je suis logé dans la maison dont les libéraux ont assassiné le propriétaire lorsqu'ils sont venus dans cette ville le 26 du mois dernier.

Le propriétaire, ainsi qu'on nous l'avait dit, était bien le chef de leurs espions, et lorsque les libéraux nous ont vus arriver de loin, ils ont cru qu'il les trahissait; c'est pourquoi ils l'ont tué en se sauvant.

Je crois vous avoir dit que je les avais poursuivis pendant plus de deux lieues.

Il paraît, d'après ce que m'a appris la veuve de la victime, que, craignant d'être atteints à un détour de la route, ils se sont jetés dans un pli de terrain sur la droite, et que là ils ont abandonné leurs chevaux pour gagner la montagne.

Tous les Indiens que j'ai rencontrés sur mon chemin ne m'ont pas renseigné, soit par peur, soit plutôt par ignorance, car ils avaient bien soin de ne pas tomber entre leurs mains.

Il paraît certain que je me suis arrêté avec mon peloton d'avant-garde dont les chevaux, du reste,

étaient rendus, à deux kilomètres du point où ils ont quitté la route.

Je croyais pouvoir vous écrire assez longuement, mais je suis prévenu que mes communications en arrière courent grand risque d'être coupées par les guerillas, et nous nous décidons à faire partir notre courrier de très bonne heure, car si nous attendions encore deux étapes, il aurait toutes les chances possibles d'être enlevé.

D'un autre côté, j'espérais avoir toute ma journée à moi; mais je n'ai que le temps de déjeuner, et d'aller en reconnaissance pour tâcher de trouver un chemin sur le revers de la montagne, attendu que la voie ordinaire qui est dans le fond de la plaine est impraticable; il y a plus de soixante centimètres d'une boue épaisse d'où les chevaux et les voitures ne peuvent sortir.

Je crois fort que l'ennemi nous échappera; il se concentre à Zapotlan et va filer à l'est, de façon à avoir devant lui l'espace immense du Michoacan, du Guerrero et du Oajaca.

Peut-être les mouvements de troupes combinés par le général Douay pourront-ils l'arrêter. En tous cas, vous pouvez être sûrs que nous ne courrons aucun danger, car l'ennemi se sauvera ou se rendra. Il ne se défendra pas.

Ma santé est excellente.

Le général me témoigne une très grande considération, et me donne en toute circonstance des preuves de son bon vouloir à mon égard.

Tout à vous.

H. L.

LX

Tonila, le 3 novembre 1861.

Je ne vous écris que quelques mots pour vous rassurer sur mon compte et vous dire que ma santé se maintient excellente. Je vous avertis aussi que nous allons nous lancer dans l'Ouest, et qu'il y a tout à parier que d'ici à un mois, et probablement plus, nous ne pourrons pas envoyer de courriers à Guadalajara.

Ne vous inquiétez donc pas si vous ne recevez pas de lettres. Vous saurez aussi que je suis le seul officier de Metz dans notre colonne. Le commandant Brincourt et le jeune Lallemand sont maintenant à Durango où leurs communications sont assurées; par conséquent, leur courrier n'a rien de commun avec le nôtre.

Je voudrais vous donner des détails sur notre expédition; mais le temps me manque, et je dois forcément être très laconique.

Toutes mes prévisions à l'égard de l'ennemi se sont réalisées; il a fui honteusement, selon son habitude.

Vous savez, ou plutôt vous ne savez pas, que la route de Colima à Guadalajara est coupée à peu près aux deux tiers de son parcours, venant de Guada-

lajara, par des barrancas, qui ont de six à sept cents mètres de profondeur, et dont les parois sont à pic.

Là, sur un parcours de sept à huit lieues, la route carrossable se change en un sentier de chèvres.

Les libéraux nous attendaient derrière cette position formidable, dans la pensée que nous allions les attaquer de front.

Nous avons en effet envoyé vers eux une petite colonne, pendant qu'avec le gros de nos forces et de l'artillerie de montagne, nous les tournions par un grand détour sur notre gauche.

Ce mouvement tournant, à travers des montagnes où on ne se serait jamais imaginé qu'une armée pût passer, a été très fatigant. Nous avons perdu une trentaine de mulets qui sont tombés dans des ravins où ils se sont tués, déchirés en lambeaux par les rochers.

Nous avons aussi été obligés de passer la grande rivière de Tamazula, qui se jette à la mer au sud-est de Colima.

Cette rivière, dont les berges ont plus de deux cents mètres de hauteur, a cinquante mètres de large, un mètre vingt de profondeur avec un courant très rapide.

Le passage à gué a été très long et très difficile, et, contre toutes nos prévisions, s'est effectué sans autre accident que quelques mulets entraînés par le courant avec leurs charges.

Le surlendemain de ce passage, nous arrivions sur le derrière des barrancas, à Tonila, petite ville à huit lieues au nord de Colima, sur la route de Guadalajara.

Là, il nous a fallu donner la journée d'aujourd'hui

comme repos à la colonne, attendu que bêtes et hommes sont sur les dents.

Du reste, nous pouvons perdre un jour sans inconvénient, car l'ennemi, aussitôt qu'il a su notre mouvement tournant, a quitté ses positions, abandonnant toute son artillerie, pour se retirer vers l'ouest, du côté d'Autlan.

Sa retraite a été une véritable débandade. Dans sa première journée de marche il a eu deux mille déserteurs, et il paraît que les désertions continuent dans la même proportion.

Évidemment cette armée va se dissoudre d'elle-même, et les chefs vont aller s'embarquer sur un point quelconque de la côte, avec le fruit de leurs rapines.

Demain nous partons pour Colima où nous arriverons le même jour avec la cavalerie. Nous y attendrons l'infanterie et le convoi d'administration qui y arriveront le surlendemain; alors nous nous mettrons à la poursuite des débris de l'armée libérale.

Nous aurons à purger des bandits tout le triangle compris entre la route de Guadalajara à Colima d'une part, la mer et le Rio Grande qui a son embouchure au nord de Tépïc.

Cette seconde partie de l'expédition sera aussi très fatigante, et durera cinq ou six semaines au moins.

Le pays, ainsi débarrassé de l'armée ennemie, pourra être gardé par les troupes mexicaines, et nous rentrerons à Guadalajara, où nous espérons être vers le 1^{er} janvier.

H. L.

LXI

Sayula, le 25 novembre 1864.

Ma dernière lettre, autant que je me le rappelle, était datée de Tonila où nous étions arrivés après le départ des libéraux qui s'étaient dirigés vers l'ouest, en passant par les pentes sud du volcan de Colima.

Comme notre ligne, depuis Guadalajara, était gardée, et que nous supposions leur avoir ainsi fermé la route du Michoacan, nous n'avions plus à nous presser.

Aussi, après un repos de deux jours à Tonila, nous nous sommes remis en route pour Colima, où nous sommes arrivés après deux étapes.

Colima est en pleine terre chaude; il y fait une chaleur étouffante, et on y est dévoré par les moustiques et autres insectes qui ne vous laissent pas une minute de repos.

C'est, du reste, une assez vilaine ville pour une capitale d'État. Ses habitants, presque tous Allemands, faisaient des affaires avec les libéraux. Le gouverneur, Julio Garcia, avant de quitter Colima, lors de notre arrivée, a frappé la population d'une contribution de cinquante mille piastres. Malgré cela, nous avons été reçus assez froidement.

Après un arrêt d'un jour à Colima, nous avons